ḥarây)[1]. Les cinq corps lumineux furent comme la prison et les

le Répondant serait «l'Image ou la Forme de l'Homme [*entendez de l'Homme primitif*], qui serait distincte de lui». La question est très obscure, et nous croyons vraie, en partie, l'explication de M. Cumont, mais en partie seulement. Sans pouvoir produire d'arguments certains, il nous paraît que l'Appelant et le Répondant doivent tous deux se rattacher à l'Homme primitif. Tous deux seraient sa Parole, conçue d'une part comme évocatrice, d'autre part comme répondant à l'évocation d'autrui. L'Appelant et le Répondant sont inséparables. Nous verrons un peu plus loin que, joints aux cinq éléments, ils doivent constituer les sept émanations qui correspondent dans le manichéisme aux sept Amešaspenta du mazdéisme; or, les deux derniers Amešaspenta, Haurvatât et Ameretât, constituent eux aussi une paire inséparable, et il se pourrait qu'il y eût un lien à établir, de forme, sinon de fond, entre les deux conceptions. Il semble que Khroštag et Padvakhtag, qui sont bien, dans une certaine mesure, partie intégrante des cinq éléments lumineux, n'aient pas été contaminés comme eux chez les démons et ne le soient pas davantage dans le monde. Aussi, de même qu'ils ont été les hérauts de la libération de l'Homme primitif, ils sont, d'après le *Khuastuanift* et pour autant qu'on puisse comprendre un passage assez obscur, les hérauts de la libération des parcelles lumineuses enchaînées dans le monde et dans l'homme.

(1) 窣路沙羅夷 Sou-lou-cha-lo-yi (*Swyt [*ou* Swyr]-lu-š'a-la-'i); nous admettons l'alternative *t* ou *r* parce que, si la plupart des dialectes attestent encore le *t* implosif final primitif, les transcriptions de caractères chinois en écritures manichéenne, ouïgoure et tibétaine établissent pour l'époque des T'ang, dans le nord et l'ouest de la Chine, un passage de *t* final à *r* qui est aujourd'hui représenté par l'*l* final de la prononciation coréenne. Sou-lou-cha-lo-yi est évidemment le Sroš-ḥarây qui apparaît dans un des textes pehlvi de Tourfan (Müller, *Handschr.*, p. 75). On voit par là que *ḥarây*, dont M. Müller ne savait que faire, est une épithète devenue partie intégrante du nom. La transcription chinoise elle-même, en supprimant l'*ḥ* de *ḥarây*, montre que ce nom composé se prononçait comme un seul mot. Sroš-ḥarây est le Sroš pehlvi, le Sraoša (l'Obéissance), auquel est consacré le onzième *yašt* de l'*Avesta*; c'est l'un des trois juges des âmes. «Comme ange de l'obéissance religieuse, Sraoša est devenu un dieu sacerdotal, une incarnation du service divin, un esprit protecteur qui protège du mal le monde endormi» (Geiger et Kuhn, *Grundriss*, II, 643). Dans le texte publié par M. Müller, il est qualifié de fort» et de «puissant»; «saint» et «puissant», telles sont en effet ses épithètes courantes dans l'*Avesta*; notre texte parle à son tour de la «grande force» de Sroš-ḥarây. Peut-être est-ce lui le «Dieu fort» (*küčlük tängri*) dont il est question à deux reprises dans le *Khuastuanift* (von Le Coq, *Khuastuanift*, p. 291, 293; il ne nous semble pas qu'il s'agisse là, comme le suppose M. von Le Coq, d'une des trois grandeurs de Zervan). L'épithète *ḥarâi* reste jusqu'ici